

Laurence Martin

Mettre la gomme *

Lorsque j'étais enfant, j'ai eu à quelques reprises des poussées de température très élevée. Le médecin consulté, n'ayant trouvé aucun signe d'appel à l'examen, avait conclu qu'elles étaient sans raison objective. Ce sans raison ne l'était pas resté longtemps pour mon Autre maternel, qui l'avait interprété comme un refus d'aller à l'école. De la même façon, quand je m'étais plainte des prodromes des oreillons, mon Autre maternel y avait lu ce que je pourrais qualifier maintenant de contagion hystérique. Elle avait donc fait l'hypothèse de manifestations de mon inconscient, quelque chose que j'exprimais sans le savoir, preuve d'un vouloir, si ce n'est d'un désir. Ces maladies et leur interprétation avaient-elles posé l'inconscient pour l'enfant que j'étais ? Pas si sûr !

Alors comment poser l'inconscient ? Puisque le nommer n'est pas suffisant pour ouvrir l'Autre scène, comment opérer pour que quelque chose s'éprouve et se subjective ? Comment faire émerger, faire sentir la dimension de l'inconscient ?

Les textes en témoignent, Freud supposait le savoir à ses patients, même s'ils le savent sans le savoir ¹. Avec la technique de la pression sur le front, qu'il décrit dans l'exposé du cas de Lucy R. ², Freud nous montre comment, de pression en pression, il détourne « l'attention du malade de sa recherche et de ses réflexions conscientes ³ », pour lui permettre de dire les pensées pathogènes oubliées, refoulées. Nous pouvons y repérer les prémices de l'association libre, qui permet de parler de *là où je ne pense pas*.

* ↑ Cercles cliniques, « Comment débute une analyse », sous-thème « Poser l'inconscient », le 28 mai 2026 à Paris.

1. ↑ S. Freud, « Miss Lucy R. », dans *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1994, p. 87 : « Je n'ai jamais disposé d'une autre et meilleure description de cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir. »

2. ↑ *Ibid.*, p. 83-97.

3. ↑ S. Freud, « Psychothérapie de l'hystérie », dans *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 218.

L'acte de poser l'inconscient fait place au *je ne pense pas* via la recherche de la cause des symptômes.

Freud ne ménage pas sa peine, c'est patent dans son texte et déjà sensible dans le procédé de la pression sur le front et l'utilisation de formules telles que « les forcer à [...] révéler », « extorquer leurs informations »... De pression en pression, la chaîne associative se déroule et aboutit à découvrir le point central de cristallisation, le noyau ⁴, la première apparition de l'idée inconciliable pour le moi. Freud s'emploie ainsi à déranger l'équilibre psychique que la dissociation intentionnelle ⁵ a mis en place. Nous pouvons reconnaître la division subjective dans cette dissociation. L'intentionnalité affirmée faisant référence à la responsabilité du sujet, Freud insiste sur le courage moral que cela nécessite, il y introduit donc une valeur éthique.

« Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet ⁶. » Mettre toute la gomme fait entendre l'insistance et la trace. L'analyste met toute la gomme, ne ménage pas ses efforts pour faire exister l'inconscient auprès de la personne qu'il accueille et il le fait en surlignant, en mettant en exergue un signifiant, un détail, un trébuchement. Il soutient et encourage sa parole. Et dire de *là où je ne pense pas* efface, gomme le sujet au profit du *ça parle, ça dit*, sans qu'il le sache. Encore faut-il accepter de se laisser surprendre par ce qui se dit, sans le balayer d'un *je n'ai pas voulu dire ça*. Ce qui est vrai, *Je n'a pas voulu dire ça, ça a dit ça*.

Lacan nous indique que la « direction de la cure [...] s'ordonne [...] selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation ⁷ ». Entrer en analyse comporte donc plusieurs seuils : que le sujet prenne sa part de responsabilité dans ce dont il se plaint, qu'il se reconnaisse là où ça souffre et là où ça jouit, que cela fasse défaut de savoir et donc question, qu'il adresse au sujet supposé savoir.

4.  S. Freud, « Miss Lucy R. », art. cit., p. 96.

5.  *Ibid.*, p. 87 et 96.

6.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 333.

7.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 598.

Je reviens sur le cas de l'homme aux requins⁸ qui, après m'avoir annoncé que c'était notre dernière séance, avait énoncé que « la séance précédente avait été trop violente et que ça [l']avait empêché de dormir toute la nuit ». Parler a des effets qui ne sont pas toujours d'allégresse. Que s'était-il passé pour lui dans la séance précédente ou durant la nuit qui avait suivi ? C'est bien ce qu'il convenait de questionner⁹.

C'est l'interrogation qui m'avait saisie et dédoublée¹⁰, me faisant rater l'occasion de mettre la gomme, soit d'y désigner un savoir en souffrance, de poser l'inconscient, en indiquant que quelque chose, dans la phobie et dans la violence éprouvée, se disait à son insu. Cela aurait-il permis un début de subjectivation ? Tenter une interprétation à la freudienne : *le requin ou le re-que-un, c'est toi !* n'aurait-il pas été précipité ou de l'ordre d'un forçage, court-circuitant la logique du processus ?

Poser l'inconscient n'est possible que si l'analyste est à sa place, éclairé par son désir, averti par le savoir qu'il tient de sa cure – mais pas sans la lecture des textes théoriques, pas sans les séances de contrôle, pas sans le travail à plusieurs – et en position de causer le désir de savoir en s'appuyant sur le signifiant du transfert, sinon « c'est foutu¹¹ ».

8.  « Ce non-analysant avait bien aperçu quelque chose, par le biais de la persistance d'une discrète phobie des requins, qui le saisissait l'espace d'un instant, dès qu'il mettait un pied dans l'eau et même à la piscine ! Cette incongruité l'avait bien surpris et fait réaliser que quand il allait nager en mer, ce n'était pas sans un coup d'œil préalable et pas tout seul – pariant que si un requin surgissait, c'est d'abord à l'autre qu'il s'attaquerait, lui donnant ainsi le temps de fuir. » Voir « Des entretiens à la séance analytique... ou pas ! », *Mensuel*, n° 196, Paris, EPFCL, mai 2026, texte présenté lors de la soirée des Cercles cliniques du 19 mars 2026.

9.  Questionner comporte un accusé de réception, qui permet rétroactivement de se faire lieu d'adresse.

10.  Ce dédoublement concerne le temps où l'analyste pense son acte.

11.  J. Lacan, « Le symptôme », conférence à Genève le 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.